

LE
SOUFFLET CONJUGAL,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

DE MM. THEAULON ET ÉTIENNE;

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE
THÉÂTRE DES VARIÉTÉS, LE 26 MAI 1826.



PARIS,
CHEZ J.-N. BARBA, ÉD.-PROPRIÉTAIRE
DES ŒUVRES DE MM. PIGAULT-LEBRUN, PICARD ET AL. DUVAL,
COUR DES FONTAINES, N° 7,
ET AU MAGASIN DE PIÈCES DE THÉÂTRE,
PALAIS-ROYAL, DERRIÈRE LE THÉÂTRE-FRANÇAIS, N° 51.
1826.

132885-B

PERSONNAGES.

AUGUSTE, riche marchand de nouveautés.

BARMONT, son associé, mais habitant la province.

ADELE, femme d'Auguste.

DURAND, commis.

CAMILLE, demoiselle de comptoir.

ACTEURS.

M. VICTOR.

M. BOSQUIER-GAUDAUDAN.

M^{lle} FELICIE.

M. ARNAL.

M^{lle} ALDEGONDE.

La scène est à Paris.

S'adresser, pour la musique de cette pièce, à M. Simonnet, copiste du théâtre des Variétés.

DE L'IMPRIMERIE DE E. DUVERGER, RUE DE VERNEUIL, N° 4.

LE SOUFFLET CONJUGAL,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE.

.....

(Le théâtre représente un salon au premier étage avec deux portes latérales et une au fond. Les magasins sont censés à l'entresol. Un secrétaire est à gauche du public.)

SCÈNE PREMIERE.

BARMONT, CAMILLE, *entrant par le fond.*

CAMILLE.

Comment c'est vous, monsieur Barmont? et depuis quand arrivé de Marseille?

BARMONT.

Depuis hier soir, mon enfant, et je n'ai pas voulu retarder plus long-temps le plaisir de faire connaissance avec mon jeune associé.

CAMILLE.

Oh! vous êtes venu trop tôt, ils ne sont pas levés.

BARMONT.

Comment?... des marchands dormir encore à sept heures du matin?... Il faut venir à Paris pour voir ces choses-là. Ce n'est pas en dormant que j'ai gagné vingt mille francs de rente.

CAMILLE.

Avoir tant d'argent et vouloir en amasser encore!

BARMONT.

Voilà précisément ce qui vous trompe, Mademoiselle; je n'en veux plus d'argent; et qu'en ferais-je, en effet, vieux garçon que je suis... Apprenez que je ne viens à Paris que pour régler les comptes de ma société avec le fils de mon vieil ami... et passer ensuite gaiement ma vie avec eux si mon caractère jovial ne leur déplaît pas!...

D'après tout ce que tu m'as écrit, ce doit être un ménage charmant,

CAMILLE.

Hélas !

BARMONT.

Comment, hélas !

CAMILLE.

Eh ! Monsieur, n'est-ce pas toujours ce qu'on doit dire quand on parle du mariage ?

BARMONT.

Non, corbleu ! j'ai vu des ménages qui sont plus gais que ça.

CAMILLE.

Qui, des ménages de province.

BARMONT.

Mais je veux savoir ce que signifie eet hélas !

CAMILLE.

Cela signifie que Monsieur et Madame ne sont pas heureux.

BARMONT.

Ce n'est donc pas un mariage d'amour ?

CAMILLE.

Eh ! non, c'est un mariage de commerce : quand vous m'avez envoyé de Marseille à Paris pour être demoiselle de comptoir chez monsieur Auguste votre associé, je trouvais en arrivant toute la maison sens dessus dessous, c'était justement le jour du mariage. Monsieur épousait la fille d'un négociant qui lui apportait une jolie dot... aussi le premier jour des noces fut charmant ; mais dès que la dot fut comptée et passée dans le commerce, Monsieur ne songea plus qu'à ses affaires ; Madame au contraire ne pensait qu'aux plaisirs qu'elle s'était promis et que raisonnablement son mari lui refusait ; de là un refroidissement subit, de là quelques petites altercations, enfin, vous le dirais-je ? au bout de la semaine, après le premier quartier de la lune de miel, la plus grande indifférence régnait déjà entre Monsieur et Madame.

BARMONT.

Qu'est-ce que tu me dis donc là ?

CAMILLE.

La vérité : foi de Provençale.

BARMONT.

Comment, il n'y a pas même des momens où cela se ranime un peu ?

CAMILLE.

Rien.

AIR : Eh ! ma mère, est-ce que j'sais ça ?

Ils s'enflammeraient, je pense,
 Dans le même appartement
 S'ils faisaient leur résidence ;
 Ce moyen est excellent !...
 Mais les droits qu'hymen s'arroe
 Ne peuvent plus rien ici...
 C'est au nord que Monsieur loge
 Et Madame est au midi.

BARMONT.

Vraiment j'en apprends de belles... Comment, après
 six mois de mariage ?

CAMILLE.

Oh ! il y en a bientôt sept.

BARMONT.

Ah ! ça, Madame n'est donc pas jolie ?

CAMILLE.

Au contraire, elle est charmante, bonne, douce, ai-
 mable... elle réunit tout enfin.

BARMONT.

Alors le cher associé a quelques défauts majeurs ?

CAMILLE.

Lui ! pas un, je vous l'assure ; il est laborieux, actif,
 complaisant !... c'est un homme rare enfin.

BARMONT.

Ah ! voilà qui est singulier ! mais, parle-moi franche-
 ment, n'y aurait-il pas quelque motif particulier... et po-
 sitif... tu m'entends ?

CAMILLE.

Du moins je n'en connais point... Tout ce que je sais
 c'est que le mariage les ennuie à mourir.

BARMONT.

Ils s'ennuient !... je croyais que cette maladie n'était
 permise qu'aux grands seigneurs ou aux désœuvrés.

AIR : De la chasse au renard.

Par le travail je remplis mes journées,
 Celui d'hier recommence aujourd'hui.
 Je passe ainsi mes heures fortunées ;
 Le repos seul peut amener l'ennui.
 Lorsque le soir vient finir toute affaire,
 Je suis tenté quelquefois de bâiller ;

Je cherche alors un peu de bien à faire ,
Et cela sert à me désennuyer.

CAMILLE.

Au fait, c'est un bon moyen, et quand vous ne saurez que faire, si vous vouliez songer à moi?

BARMONT.

Sois tranquille, mon enfant, j'ai promis à ta famille de te traiter comme ma fille et je suis homme de parole... Mais, dis-moi, ce refroidissement entre mon associé et sa femme est-il bien sérieux?

CAMILLE.

Puisqu'on parle d'une séparation.

BARMONT.

Qu'entends-je?

CAMILLE.

Madame m'a même chargée de lui amener aujourd'hui un avoué.

BARMONT.

Un avoué! diantre! il paraît qu'ils ne veulent pas se réconcilier...

UNE VOIX, dans la coulisse.

Mademoiselle Camille! mademoiselle Camille!

BARMONT.

On vient... Je voudrais bien pourtant achever d'apprendre...

CAMILLE.

Tenez, descendez par le petit escalier au magasin... Faites semblant de marchander des étoffes... Je descends sur vos pas.

BARMONT.

C'est bien, mon enfant, je t'attends, ne tarde pas; je vois que ma présence ne sera pas inutile ici. (*Il sort par la porte de droite.*)

SCÈNE II.

DURAND, CAMILLE.

DURAND.

Mademoiselle Camille, excusez si je vous dérange, mais c'est que je suis embarrassé, et je ne voudrais pas me tromper, voyez-vous. Vous êtes bonne, vous, au lieu que

les camarades du magasin se moquent de moi, parce que j'arrive de mon endroit et que je ne suis pas dégourdi. Ouf! c'est drôle! quand je suis près de vous j'étouffe.

CAMILLE.

(*A part.*) Pauvre garçon. (*haut.*) Voyons, Durand, que voulez-vous?

DURAND.

Cent aunes de calicot à trois francs, combien ça fait-il?

CAMILLE.

Comment, cela vous embarrasse?

DURAND.

Un peu.

CAMILLE.

Mais c'est pourtant bien simple. Cent aunes à trois fr., ça fait cent écus.

DURAND.

Je ne comprends pas.

CAMILLE.

Vous ne faites pas preuve d'intelligence aujourd'hui.

DURAND.

C'est vrai, c'est que je ne suis pas aussi fort sur Barème que sur le Code civil. Mais si vous vouliez, mamzelle Camille, ô Dieu, comme j'en aurais de l'intelligence!

AIR de Julie.

Si vous vouliez, Mademoiselle,
Avoir pour moi quelque bonté,
Bientôt ici, grâce à mon zèle
Je comprendrais avec facilité.
Mais lorsque je veux tout apprendre,
Je crois sentir auprès de vous
Que mon triomphe le plus doux
Serait de me faire comprendre.

CAMILLE, *baissant les yeux.*

Monsieur...

DURAND.

Nous disons donc que ça fait cent écus, vous êtes bien sûre?

CAMILLE.

Eh! oui, monsieur Durand. (*Elle sort.*)

SCENE III.

DURAND, *seul.*

A la bonne heure... (*il se retourne.*) Tiens, elle n'est plus là. Voilà que je respire un peu... C'est drôle, que je sois venu comme ça de mon endroit pour me rendre amoureux d'une petite demoiselle de comptoir. J'aurais bien mieux fait de rester clerc d'avoué.

SCENE IV.

DURAND, ADÈLE.

ADÈLE.

Où est Camille, monsieur Durand ?

DURAND.

Madame, elle est au magasin de l'entresol.

ADÈLE.

Priez-la de monter.

DURAND.

Oui, Madame.

ADÈLE.

Durand, Monsieur est-il sorti ?

DURAND.

Oui, Madame. Il paraît que Madame se porte bien ce matin, car Madame est encore plus jolie que de coutume. (*à part.*) Et ils disent que je ne me dégourdis pas, les autres...

ADÈLE.

Faites venir Camille.

DURAND.

Oui, Madame. (*Il sort.*)

SCÈNE V.

ADÈLE, *seule.*

Oui, c'est un parti pris... Une séparation est nécessaire; Auguste et moi ne sommes pas faits l'un pour l'autre : notre mariage fut une erreur.

AIR de Miller.

Comme on se trompe, hélas ! sur cette terre,
 En consultant ou ses yeux ou son cœur ;
 Un jour voit fuir la plus douce chimère,
 Et l'on se dit : où donc est le bonheur !

Un jeune amant dans sa tendresse extrême
 Promet toujours le sort le plus charmant,
 Mais le mari dans un nouveau système
 Ne tient jamais ce qu'a promis l'amant.

L'épouse aussi n'a plus la même ivresse,
 Elle est toujours fidèle à ses sermens ;
 Mais elle dit : faut-il de ma jeunesse
 Passer ainsi les plus jolis momens !

Le nœud pesant dont le fardeau m'accable
 N'eut rien d'abord qui pouvait m'alarmer :
 Mon jeune époux me paraissait aimable,
 Et je croyais que je pourrais l'aimer.

Comme on se trompe, etc.

SCENE VI.

ADELE, CAMILLE.

CAMILLE.

Madame me fait appeler ?

ADELE.

Oui, ma chère Camille, je veux savoir si tu m'as fait
 chercher un avoué dans lequel je puisse mettre toute ma
 confiance ?

CAMILLE.

Oui, Madame.

ADELE.

Ah ! fort bien, et quel jour viendra-t-il ?

CAMILLE.

Il est là, Madame.

ADELE.

Déjà ?

CAMILLE.

Madame l'a demandé pour le plus tôt possible... C'était
 possible aujourd'hui, il est venu ; il n'attend que le mo-
 ment de se présenter.

Le Soufflet conjugal.

ADELE.

En vérité, ma chère Camille, tu es d'une vivacité...

CAMILLE.

On peut lui dire de revenir un autre jour.

ADELE.

Non, puisqu'il est là je veux le voir; je veux le consulter... Dis-lui de monter. (*à part.*) Que vais-je lui dire?

CAMILLE.

Ah! ne craignez rien; il vous inspirera la plus grande confiance: ce n'est pas l'un de ces jeunes avoués que l'on voit dans les soirées à la mode, et qui parlent de procès en jouant à l'écarté ou en dansant une poule; c'est un brave homme qui fait son métier en conscience.

ADELE.

J'entends, c'est quelque vieux procureur que tu m'amènes.

CAMILLE.

Oh! non, car il a l'air bien honnête, d'ailleurs vous allez en juger. (*elle appelle.*) Monsieur! monsieur! donnez-vous la peine de monter: on vous attend.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, BARMONT.

BARMONT, *à part.*

Parbleu! celui qui m'aurait dit que je venais à Paris pour prendre l'état d'avoué...

CAMILLE.

Monsieur, voici Madame.

BARMONT.

Ah! Madame, je suis ravi. (*à part.*) Elle est fort bien, cette femme là! mon associé doit avoir tort.

ADELE, *à Camille.*

Camille, laissez-nous.

CAMILLE.

Où Madame! (*Elle sort.*)

SCENE VIII.

BARMONT, ADELE.

ADELE.

Je vous ai fait prier de venir chez moi, Monsieur, pour vous consulter sur une affaire d'où mon bonheur dépend désormais.

BARMONT, *à part.*

O quelle voix douce et caressante ! mon cher associé doit être un fou. (*haut.*) Je sais, Madame, ce dont il est question, votre jeune messagère m'a tout appris : vous voulez vous séparer légalement de votre mari ?

ADELE, *avec effort.*

Oui, Monsieur, et je désirerais apprendre de vous quels sont les moyens d'arriver au but que je me propose.

BARMONT.

Les moyens, Madame, il y en a mille, et nous autres avoués nous savons faire naître des incidens, des cas imprévus et contradictoires, qui font que les époux, dans les unions les mieux assorties, peuvent se séparer avec autorisation et privilège de la loi.

ADELE.

C'est bien aussi de cette manière que j'entends cette séparation, mais il faut, je crois, la fonder sur un motif quelconque.

BARMONT.

C'est juste... Mais est-ce qu'il n'y aurait aucun motif de séparation entre vous ?

ADELE.

Le véritable, Monsieur, c'est qu'il m'est impossible de vivre plus long-temps avec mon mari.

BARMONT.

C'est différent ; votre époux vous donnerait-il quelque sujet de plainte sur lequel vous seriez forcée de garder le silence ? serait-il joueur, avare, infidèle, jaloux ?

ADELE.

Non, Monsieur, il n'a aucun de ces vilains défauts, et même s'il faut tout vous dire : mon mari possède les qualités réelles qui rendent un homme aimable et digne d'estime.

BARMONT.

Ah! c'est pour cela que vous voulez le quitter ?

AÐELE.

Oh! il le veut aussi, lui! après six mois d'épreuve nous avons découvert que nos caractères n'étaient pas faits l'un pour l'autre... que nos cœurs ne s'entendaient pas, et succombant tous deux sous le poids de l'ennui conjugal, nous nous sommes proposé hier, mutuellement, de nous séparer afin que chacun puisse vivre de son côté comme il l'entendra.

AÐELE.

AIR nouveau de M. Blanchard.

Faut-il souffrir,
Faut-il languir
Dans l'esclavage
D'un ménage,
Quand nul désir,
Nul doux loisir
Ne vient s'offrir
A l'âge
Du plaisir?
Mon époux vraiment
Me paraît charmant,
Je crois qu'il me trouve jolie,
Et pourtant ici,
Près de mon mari
Tous les jours moi je m'ennuie.

ENSEMBLE.

Faut-il souffrir, etc.

AÐELE.

Le soir avec indifférence
Mon mari me dit au revoir ;
Et dès que le jour recommence
Il me laisse le même espoir.
Dans le lien qui nous engage
Telle est la coutume entre nous ;
Pauvres femmes, pauvres époux !
Si c'est là tout le mariage...

ENSEMBLE.

Faut-il souffrir, etc.

BARMONT.

Madame, il faut promptement avoir recours aux grands moyens, et une séparation me paraît à présent indispensable.

AÐELE.

N'est-ce pas, Monsieur ?

BARMONT.

Incontestable! il ne faut plus que trouver un moyen plausible et légal à cet acte scandaleux.

ADÈLE.

Scandaleux!.. est-ce qu'on ne peut pas se séparer sans mettre le public dans sa confiance?

BARMONT.

Non, Madame, on ne le peut pas, et cela ne doit pas être; si le mariage a ses bans, une séparation doit avoir les siens.

AIR : Epoux imprudent, fils rebelle.

Le mariage est une douce chaîne,
Et l'on doit respecter ses nœuds,
Car cet exemple anime, entraîne;
L'hymen peut rendre vertueux.
Mais qu'un époux, du saint nœud qui le lie
Veuille sortir dans sa légèreté,
Il doit trouver dans la publicité
Le ridicule et l'infamie.

ADÈLE.

Quoi! Monsieur, vous craignez qu'une séparation...

BARMONT.

Une séparation, Madame, quand elle n'est pas fondée sur des torts réels, est un crime dont les époux sont comptables envers la société, et si jamais...

SCENE IX.

LES MÊMES, CAMILLE.

CAMILLE.

Madame, Monsieur rentre à l'instant.

BARMONT.

J'en suis fâché, j'allais avoir de l'éloquence, c'est égal, je retrouverai cela.

SCENE X.

LES MÊMES, AUGUSTE, DURAND.

AUGUSTE.

Durand, vous ferez porter à madame la comtesse de

Melris les nouvelles étoffes arrivées de Lyon, et chez la baronne d'Albert un assortiment d'étoffes de petit deuil.

DURAND.

Chez cette dame qui a perdu son mari il y a un mois ?

AUGUSTE.

C'est cela même. (*Il fouille dans son secrétaire.*)

DURAND.

Le petit deuil après un mois... Je ne comprends pas.

CAMILLE.

Faites ce qu'on vous dit.

DURAND.

Oui, mam'zelle. (*Il sort avec Camille.*)

SCENE XI.

AUGUSTE, BARMONT, ADELE.

AUGUSTE, à Barmont.

Ne vous dérangez pas, je vous prie; bonjour, Adèle...

ADELE.

Bonjour, Auguste.

BARMONT.

Mais il est fort bien votre mari, Madame.

ADELE, avec indifférence.

Vous trouvez?... Mon ami, vous ne me demandez pas quel est ce monsieur?

AUGUSTE, sans quitter son secrétaire.

Il me suffit de savoir qu'il est connu de vous.

ADELE.

Mais si c'était un adorateur, par hasard?

AUGUSTE.

Je suis bien tranquille; (*bas.*) vous les choisiriez mieux, je m'en flatte au moins.

BARMONT.

Je crois qu'ils parlent de moi.

AUGUSTE.

Serait-ce par hasard l'un de vos parents?

ADELE.

Non, Monsieur, c'est un avoué que j'ai fait prier de passer chez moi, je voulais le consulter sur la séparation dont nous avons causé.

AUGUSTE *quittant le secrétaire.*

Oh! oh! voilà qui devient intéressant... Monsieur, je suis charmé de faire connaissance avec vous.

BARMONT.

Monsieur, je désirais cet honneur depuis long-temps.

AUGUSTE.

Monsieur, ma femme vous a dit sans doute...

BARMONT.

Oui, Monsieur, Madame m'a parlé de vos projets, et quand vous êtes entré, je lui faisais les observations que ma conscience m'obligeait à lui faire, et qu'elle m'oblige de vous répéter si vous voulez bien le permettre...

AUGUSTE.

Oh! de grâce, Monsieur, épargnez-vous un soin inutile, nous sommes, Adèle et moi, bien résolus de ne suivre sur ce point que le penchant irrésistible...

ADELE.

Qui nous porte à nous éloigner l'un de l'autre : c'est ce que je disais à Monsieur quand vous êtes entré.

BARMONT.

Il me semble pourtant...

AUGUSTE.

Monsieur, Madame vous a fait appeler pour nous démaier, voulez-vous nous séparer? ou bien faut-il s'adresser à l'un de vos confrères pour cela?

BARMONT.

Non, vraiment; et je suis trop content d'avoir des clients comme vous; puisque votre résolution est bien prise, je vous séparerai, je vous séparerai, (*à part.*) pour mieux vous réunir, je l'espère.

AUGUSTE.

L'essentiel est de trouver un prétexte, et en votre qualité d'avoué, vous devez avoir fait beaucoup de séparation dans Paris. Veuillez imaginer un expédient.

BARMONT.

Un expédient légal, comme nous disions tout à l'heure.

AUGUSTE.

Légal ou illégal, si vous voulez, pourvu qu'il atteigne le but.

BARMONT.

Voilà le plus embarrassant de la cause.

AUGUSTE.

Voyons! sur quoi pouvons-nous motiver notre séparation? si l'on supposait...

BARMONT.

Eh ! eh ! une supposition, c'est un moyen, nous y voilà.

ADÈLE.

Et que supposerez-vous, Monsieur ?

BARMONT.

Ce que je supposerai, moi ! (à part.) le diable m'emporte si je le sais... (haut.) Ah ! depuis votre union ne vous seriez-vous jamais oublié au point de...

AUGUSTE.

Je ne comprends pas.

BARMONT.

C'est que c'est très délicat... Dans un moment de vivacité n'auriez-vous pas levé la main sur madame?..

ADÈLE.

Ah ! quelle horreur ! s'il s'avisait jamais de cela.

BARMONT.

Ah ! diable !.. alors, Madame, n'auriez-vous jamais...

AUGUSTE.

Jamais, Monsieur. Adèle est douce comme un ange.

BARMONT.

Epoux infortunés !

AUGUSTE.

Comment l'entendez-vous ?

BARMONT.

C'est que si par bonheur Monsieur eût battu Madame, ou que Madame eût battu Monsieur, on porterait plainte et demande en séparation pour injures et voies de fait.

AUGUSTE.

Mais en effet...

ADÈLE.

Je me rappelle à présent que l'an dernier il y a eu une séparation entre époux pour un soufflet, j'ai lu ça dans le Journal de Paris.

AUGUSTE.

Oui, je m'en souviens aussi.

BARMONT.

Oh bien, Monsieur et Madame, un petit soufflet, deux témoins et voilà votre moyen tout trouvé.

AUGUSTE et ADÈLE.

C'est parfait, cela.

BARMONT.

Il ne reste plus à savoir maintenant quel est celui qui donnera le soufflet à l'autre.

AUGUSTE.

Mais cela ne peut pas faire de doute, c'est moi qui dois le recevoir.

ADÈLE.

Monsieur, je ne consentirai jamais.

AUGUSTE.

Adèle, en vérité, vous êtes d'une obstination...

ADÈLE.

Elle n'est pas si grande que la vôtre.

AUGUSTE.

AIR : de Fernand Cortez.

C'est vous, c'est vous, c'est vous,
 Qui devez, j'espère,
 Ma chère,
 Donner à votre époux
 Ce soufflet dont il est jaloux.

ADÈLE.

C'est une tyrannie :
 J'aimerais mieux ici
 Rester toute ma vie
 Auprès de mon mari.

ENSEMBLE.

C'est vous, c'est vous, c'est vous,
 Qui devez, j'espère,
 En colère,
 Me donner entre nous
 Ce soufflet aussi doux.

AUGUSTE.

C'est vous, etc.

(Adèle sort.)

SCÈNE XII.

BARMONT, AUGUSTE.

AUGUSTE.

On n'a pas d'idée d'un pareil caprice : refuser de me donner un soufflet, qu'est-ce que cela lui coûte ; mais rassurez-vous, je la déciderai, le moyen est bon, et je n'en aurai pas le démenti. (*appelant.*) Camille!

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, DURAND.

Monsieur ?

DURAND.

AUGUSTE.
Ce n'est pas vous que j'appelle, c'est mademoiselle Camille.

DURAND.

C'est singulier... Il me semble que je dois toujours répondre pour elle... Je m'en vais la chercher.

AUGUSTE.

Restez, Durand... Vous allez donner l'ordre que l'on nous serve ici, et vous déjeûnerez avec nous...

DURAND.

Je ne comprends pas.

AUGUSTE.

Et vous aussi, Monsieur l'avoué, je l'espère, il faut que nous terminions cette affaire avant que vous sortiez d'ici.

BARMONT.

Monsieur, je suis tout à vos ordres, et j'espère bien terminer sans désemparer.

AUGUSTE.

Je vais contraindre ma femme à faire ma volonté... Je suis le maître ici, il faudra bien qu'elle m'obéisse... Durand, demandez le déjeûner. (*Il sort.*)

DURAND.

Oui, Monsieur. (*il appelle.*) Henri ! Le déjeûner, au premier, chez Madame, et cinq couverts; j'en suis...

SCÈNE XIV.

BARMONT, DURAND.

BARMONT.

En attendant, allons retrouver Camille.

DURAND.

Ah ! Monsieur est avoué ?

BARMONT.

Oui, Monsieur, pour vous servir.

DURAND.

Au contraire, Monsieur, c'est moi qui suis fait pour ça; tel que vous me voyez je sors d'être clerc, et je dis que je suis ferré sur le Code.

BARMONT, à part.

Il est plus avancé que moi.

DURAND.

Les camarades du magasin ne veulent pas le croire; mademoiselle Camille, par exemple, elle me croit aussi bête pour le Code civil que pour Barème, et nous venons d'avoir une discussion sur les mariages des majeurs et des mineurs : vous allez être notre juge.

BARMONT, à part.

Il s'adresse bien.

DURAND.

Imaginez-vous, Monsieur, que mademoiselle Camille prétend qu'une majeure ne peut pas épouser un mineur.

BARMONT.

Eh bien ?

DURAND.

Eh bien ! voilà toute la question : Une majeure peut-elle épouser un mineur?... Ou, si vous aimez mieux, un mineur, comme qui dirait un jeune homme qui n'a pas vingt-cinq ans, peut-il épouser une femme de trente, de quarante, etc. Parce que passé vingt-un ans une femme est majeure à tout âge, article 153.

BARMONT.

Que diable me chante-t-il là !

DURAND.

Que dit l'article du Code civil ?

BARMONT.

Ce que dit l'article... il dit...

DURAND.

Pour voir un peu, je vous le demande.

BARMONT.

Est-ce que vous savez ce que dit l'article ?

DURAND.

Certainement, celui-là et les autres.

BARMONT.

Puisque vous le savez, je n'ai que faire de vous le répéter. Le diable l'emporte avec son Code civil. *(Il sort.)*

DURAND.

Je ne comprends pas.

SCENE XV.

DURAND, AUGUSTE, ADELE.

AUGUSTE.

Ainsi, ma bonne Adèle, voilà qui est bien convenu.

ADELE.

Cela me contrarie au dernier point, mais puisque vous le désirez absolument et qu'il n'y a que ce moyen de nous séparer...

AUGUSTE.

Silence : il ne faut pas que la chose ait l'air d'être convenue entre nous.

DURAND.

Le joli couple, et comme ils ont l'air de s'aimer!

ADELE.

Mais je ne vois pas notre avoué.

DURAND.

Il est avec mademoiselle Camille, Madame.

AUGUSTE.

Veillez, Durand, les prier de monter. (à Adèle.) Durand et Camille déjeûnent aujourd'hui avec nous, ils seront témoins de la scène qui va se passer et leur déposition nous suffira.

ADELE.

Ainsi, mon ami, encore quelques jours et nous ne serons plus ensemble.

AUGUSTE.

Alors nous serons heureux, peut-être.

ADELE.

AIR :

Depuis que nous sommes ensemble,
 Pour vous j'ai de l'attachement;
 Mais, je vous l'avoue, il me semble
 Que tout m'était indifférent.
 En vous jusques au fond de l'âme
 Aujourd'hui tout sait me charmer;
 Je cesse d'être votre femme,
 Ah! je commence à vous aimer.

AUGUSTE.

Silence, voici tout notre monde.

SCÈNE XVI.

LES MÊMES, BARMONT, DURAND, CAMILLE.

(Deux domestiques apportent une table servie au milieu du théâtre.)

ENSEMBLE.

AIR du Parlementaire.

Allons, mettons nous vite à table,
 Un déjeuner a mille appas,
 Lorsque le vin est délectable
 Et que l'amour est du repas.

AUGUSTE ET ADELE.

Nous allons dans peu, j'espère,
 Être au comble de nos vœux,
 En nous séparant, ma chère,
 Nous sommes sûrs d'être heureux.

(On se met à table, Adèle au milieu, Auguste à sa gauche, Barmont à côté de Camille et Durand près d'Auguste.)

AUGUSTE, à Barmont.

Je vous fait peut-être déjeuner un peu tard, Monsieur l'avoué ?

BARMONT.

Oui, je déjeûne plus matin ordinairement, nous autres négo... nous autres avoués, nous sortons de si bonne heure.

DURAND.

Ah ! c'est bien ça... Mon avoué avait aussi un appétit d'enfer le matin, il n'allait jamais au Palais sans prendre quelque chose.

BARMONT.

Pas mal, pas mal pour un clerc de province.

AUGUSTE.

Eh bien ! des épigrammes, monsieur Durand.

DURAND.

Epigrammes, je ne comprends pas.

AUGUSTE, à Adèle.

Vous ne mangez pas, ma chère Adèle. *(bas.)* Préparez-

vous, voici le moment; Durand, versez donc à boire à Monsieur.

BARMONT.

Merci, merci, je me verserai bien moi-même.

DURAND, à part.

Oh! comme c'est ça... le vin des autres... pour économiser le sien.

AUGUSTE.

Bien qu'il ne soit plus d'usage de chanter dans un repas... surtout au déjeuner... je veux, Monsieur l'avoué, vous faire entendre la voix de Madame. (*bas.*) Refusez c'est une belle occasion pour entamer la querelle.

DURAND.

Ah! bon, j'aime la musique vocale, moi, ça me fera grand plaisir d'entendre Madame; depuis que je suis ici je ne l'ai jamais entendu chanter.

ADELE.

En vérité, monsieur Durand, je suis désespérée de ne pouvoir vous faire ce plaisir, mais je ne chanterai pas.

DURAND.

Ah! tant pis.

BARMONT.

Oh! certainement tant pis, car tel que vous me voyez j'aime la musique par-dessus tout.

DURAND, à part.

Il paraît que ce n'est pas par-dessus le déjeuner, toujours.

AUGUSTE.

Je connais trop votre complaisance, ma chère Adèle, pour croire que vous me refusiez sérieusement la grace que je vous demande.

BARMONT.

Je me joins à votre mari, belle dame, pour vous prier de lui accorder cette faveur.

AUGUSTE, *bas à Adèle.*

Il est question du soufflet... songez-y bien.

DURAND.

Si j'osais réclamer de Madame la même grace?

ADELE.

C'est en vain, Monsieur, que vous me pressez, je ne chanterai pas.

AUGUSTE.

Quoi! Madame, vous refuseriez de chanter?

ADELE.

Oui, Monsieur, bien positivement.

BARMONT.

Bon, voilà qui commence bien.

DURAND.

Si ça ne contrariait pas trop Monsieur, je chanterais à la place de Madame; justement je sais une chanson sur les douceurs du mariage.

BARMONT.

Ah! ah! parbleu! ça vient bien à propos! Est-elle drôle cette chanson?

DURAND.

Vous allez voir, vous ferez chorus.

AIR nouveau de M. Blanchard.

Ah! que c'est bon le mariage!

Ah! que c'est bon!

Vite mettez-vous en ménage,

C'est la saison.

Tous ceux que ce lien engage

Ont toujours dit dans le canton :

Ah! que c'est bon le mariage!

Ah! que c'est bon!

On dit pourtant dans le village

Que maff' Simon

Le lendemain du mariage

Prit un bâton.

Mais cependant sa femme sage

Dit toujours sur le même ton :

Ah! que c'est bon le mariage!

Ah! que c'est bon!

AUGUSTE.

Asscz, assez, monsieur Durand.

DURAND.

J'avais cependant une trentaine de couplets...

AUGUSTE.

Je vous remercie de votre complaisance, mais je veux que Madame chante, et Madame chantera.

ADELE.

Et moi, Monsieur, je vous jure que je ne chanterai pas.

AUGUSTE.

Vous chanterez.

ADELE.

Je ne chanterai pas.

AUGUSTE, *bas.*

Ferme. J'espère que vous ne sentez aucune répugnance à me donner...

ADÈLE.

Il me semble, en vérité, que non.

BARMONT.

(à part.) Je vois d'ici venir le soufflet. (haut.) Du vin, onc?

AUGUSTE.

Eh! bien, Madame, chanterez-vous, oui ou non?

ADÈLE.

Non, Monsieur.

AUGUSTE.

AIR : des Fiancés.

Chantez, chantez, je vous l'ordonne.

ADELE.

Non, je suis la maîtresse ici.

DURAND, à part.

Elle que je croyais si bonne,
Elle résiste à son mari!

AUGUSTE, BARMONT, CAMILLE.

Chantez { il } vous l'ordonne.
je }

AUGUSTE.

Ferme, sortez-nous d'embarras.

ADÈLE

Non, je n'obéis à personne;
Monsieur, je ne chanterai pas.

AUGUSTE.

Vous chanterez, car je l'ordonne.

(bas.)

Courage! ne me manquez pas.

ADÈLE.

Non, non, je ne chanterai pas.

AUGUSTE.

Vous êtes une entêtée.

ADÈLE.

Et vous un insolent.

(Elle va pour lui donner un soufflet, mais Durand qui s'avancait pour verser à boire à Barmont le reçoit.)

TOUS, en se levant de table.

Ah! Quel coup pour { sa } tendresse!
ma }

Vit-on pareil emportement?

Et les marques de sa tendresse

Ont un caractère frappant.

DURAND.

Jamais , jamais , je le confesse,
 Je ne vis tel emportement,
 Et les marques de sa tendresse
 Ont un caractère frappant.
 (*Adèle sort.*)

SCENE XVII.

LES MÊMES, *excepté ADELE.*AUGUSTE, *furieux.*

Un soufflet à moi , un soufflet!

DURAND, *se tenant la joue.*

Qu'est-ce qu'il dit donc , à lui?

AUGUSTE.

Vous l'avez vu , Monsieur l'avoué?

BARMONT

Tiens , si je l'ai vu , et je l'ai entendu aussi ; ah ! le soufflet y est.

DURAND.

Sûr qu'il y est.

AUGUSTE.

Vous sentez bien que je ne puis vivre avec Madame ?
 Quelle horreur !

DURAND.

Monsieur a raison ; nous ne pouvons pas vivre avec une
 femme qui insulte ainsi tout notre sexe.

AUGUSTE.

Dressez , je vous prie , à l'instant même , une plainte en
 séparation : Camille et Durand sont là pour certifier le
 soufflet que j'ai reçu.

DURAND.

Pardon , Monsieur , êtes-vous bien sûr que c'est vous qui
 l'a reçu ?

AUGUSTE.

Pourquoi cela , imbécille ?

DURAND.

C'est que je croyais que c'était moi.

BARMONT.

Est-il niais , Monsieur Durand , pour un clerc d'a-
 voué !*Le Soufflet conjugal.*

AUGUSTE.

Ne voyez-vous pas que c'est le contre-coup ?

DURAND.

Ah ! vous croyez ?

BARMONT.

Eh ! sûrement, c'est le contre-coup.

DURAND.

Ah !

CAMILLE.

Nul doute, c'est le contre-coup.

DURAND.

Puisque vous le dites, il faut que cela soit... Mais alors il faut que le coup ait été fameux... car le contre-coup était soigné.

AUGUSTE.

On vous en donnera des soufflets comme cela, Monsieur Durand ; un soufflet que je ne céderais pas pour dix mille francs.

DURAND.

Par exemple, je céderais bien le contre-coup pour la moitié. (*Auguste sort.*)

SCENE XVIII.

LES MÊMES, *excepté* AUGUSTE.

BARMONT.

Parbleu ! voilà une excellente affaire pour un procureur de la bonne école : je cours à mon étude pour dresser une plainte, et je reviens chercher votre signature, mes enfans, et avant quinze jours, assignation, déclaration, séparation, et réparation... Oh ! je connais mon Code... Ainsi, on peut compter sur vous pour attester le soufflet que Monsieur a reçu ?

CAMILLE.

Oh ! vous pouvez compter sur moi.

DURAND.

Oh ! sur moi aussi, et pourtant... êtes-vous bien sûr que Monsieur ait reçu le soufflet physiquement ?

BARMONT.

Quelle question !

DURAND.

Moralement, je ne dis pas ; il est clair que c'était pour

lui... mais physiquement, il me semble qu'il m'est tombé en partage.

CAMILLE.

Puisqu'on vous dit que c'était le contre-coup.

BARMONT.

Eh ! oui Monsieur, c'était le contre-coup.

DURAND.

Au fait, comme j'avais la joue tournée, il est possible que je n'aie pas bien vu... Mais il n'est plus question de cela, le soufflet y est, c'est prouvé ; ce qui me fait mal, ce sont les résultats que ça peut avoir ; Monsieur et Madame qui s'aiment tant vont donc se séparer pour un rien.

BARMONT.

Ah ! vous appelez ça un rien.

DURAND.

Quand je dis un rien, c'est une façon de parler, et si j'en juge par le contre-coup, c'est bien quelque chose, mais se séparer pour ça c'est tout au plus si j'oserai signer, et si vous voulez, monsieur l'avoué, il y a dans le Code civil un article, vous savez bien, au chapitre dix-sept.

BARMONT, à part.

Est-ce qu'il va recommencer ? (*haut.*) Monsieur, je n'ai pas besoin qu'on m'apprenne mon métier. Ne voyez-vous pas que votre patron a de fortes raisons pour se séparer de sa femme ?

DURAND.

Bah ! quelles raisons ?

BARMONT, à part.

Amusons-nous un peu aux dépens de cet imbécille ! (*haut.*) Quoi Monsieur, vous avez été clerc d'avoué et vous ne voyez pas ces raisons !

DURAND.

Je ne comprends pas.

BARMONT, *bas*,

Comment, niais que vous êtes, (*montrant Camille.*) vous ne les voyez pas ?

DURAND.

Bah ! ce serait pour...

BARMONT.

Je ne dis pas cela, Monsieur Durand, je ne dis pas cela, mais mademoiselle Camille est fort jolie, et les marchands de nouveautés par état aiment le changement.

DURAND.

Dieu ! quel trait de lumière ! je commence à comprendre.

BARMONT.

AIR : Quelle douce et touchante ivresse.

Je cours rédiger cette plainte,
Et je reviens dans un instant;
Ici bientôt plus de contrainte.

DURAND.

Pour mon cœur quel cruel moment!

BARMONT, DURAND, CAMILLE.

Courez } rédiger cette plainte.
Je cours }

Et revenez } dans un instant.
Et je reviens }

Dieu! peut-on joindre ainsi la feinte

A ce regard doux et charmant?

(*Barmont et Camille sortent.*)

SCENE XIX.

DURAND, *seul.*

Je comprends, je comprends tout maintenant; et Monsieur qui veut quitter Madame! O quelle horreur! et qui aurait dit ça de Mademoiselle Camille... une femme qui me faisait l'effet... Ce n'est pas l'embarras, on dit qu'à Paris toutes les femmes font cet effet-là... Oh! pour quoi ai-je quitté mon endroit, ou j'étais si heureux... parce que je n'étais pas amoureux... O amour, que tu fais souffrir!

SCENE XX.

DURAND, ADELE.

ADELE.

Savez-vous où est Auguste, Monsieur Durand?

DURAND.

Non, Madame, pas pour le moment (*à part.*), mais je sais bien où je voudrais qu'il fût.

ADELE.

Je crains maintenant de m'être conduite avec trop de légèreté dans cette affaire.

DURAND.

Elle appelle ça trop de légèreté.

ADELE.

Mais vous conviendrez que mon mari est un véritable tyran.

DURAND.

Je ne dis pas le contraire.

ADELE.

D'abord je suis assurée qu'il ne m'aime plus.

DURAND.

J'en suis encore plus sûr que vous.

ADELE.

Comment ?

DURAND.

Je sais qu'il en aime une autre.

ADELÉ.

Qu'entends-je ? Auguste me trahirait, j'aurais une rivale !

DURAND.

Et une jolie encore !

ADELE.

Ah ! quel mystère ! savez-vous son nom ?

DURAND.

Comment, vous ne devinez pas que c'est mademoiselle Camille.

ADELE.

Camille ! j'aurais dû m'en douter.

DURAND.

Et moi aussi ; dame elle est si jolie , si jolie !

ADELE.

Sortez.

DURAND.

Je comprends. *(Il sort , et Auguste entre.)*

SCENE XXI.

AUGUSTE , ADELÉ.

ADELE.

Ah ! vous voilà , Monsieur ? Eh bien ! l'acte de notre séparation est-il déjà dressé ?

AUGUSTE.

On s'en occupe , Madame , et vos vœux ne tarderont pas à être comblés.

ADELE.

Mes vœux ? Vous voulez dire les vôtres, apparemment.

AUGUSTE.

Enfin Madame va être satisfaite.

ADELE.

Monsieur sera content.

AUGUSTE.

Vous allez recouvrer votre liberté.

ADELE.

Et vous la vôtre.

AUGUSTE.

Mais sans doute des liens plus chers vous consolent déjà.

ADELE.

Je suis certaine que vous ne rompez avec moi que pour former d'autres nœuds.

AUGUSTE.

Moi !

ADELE.

Oui, vous, Auguste ; vous ne m'avez jamais aimée.

AUGUSTE.

C'est vous qui n'avez jamais éprouvé le moindre amour pour moi ; convenez-en, Adèle.

ADELE.

Je ne vous aime pas... moi, moi, Monsieur ! oh ! non certainement en ce moment je ne vous aime pas ! je crois que je vous hais même, mais qui vous aimera jamais comme je vous aimais encore ce matin !... Ah ! Monsieur, il faut être injuste, indifférent et volage comme vous pour n'avoir pas su mieux lire dans mon cœur.

AUGUSTE.

Quel langage ! Adèle, c'est vous qui l'êtes injuste en me supposant pour une autre des sentimens que vous seule êtes capable de m'inspirer, je n'ai jamais aimé que vous.

ADELE.

Alors pourquoi vouloir me quitter ?

AUGUSTE.

Je l'ignore, je sens maintenant que je mourrais de chagrin si je vous perdais ; mais vous, pourquoi tant hâter cette séparation ?

ADELE.

J'avais perdu la raison, car en ce moment je sens que je ne puis vivre sans vous.

AUGUSTE, *l'embrassant.*

Chère Adèle!

SCENE XXII.

LES MÊMES, BARMONT, CAMILLE, DURAND.

BARMONT.

Ah voilà enfin notre acte rédigé!

ADÈLE à *Auguste.*

Mon ami, débarrassez-nous bien vite de cet homme-là.

BARMONT.

J'espère que je ne me suis pas fait attendre ; la plainte est un peu longue, mais les faits y relatés sont si clairs... si clairs, injures, voies de fait, il ne manque plus que la signature des témoins ; j'espère que vous êtes toujours d'accord.

ADÈLE.

Oui, Monsieur, nous le sommes plus que jamais.

AUGUSTE.

Et nous sommes bien fâchés de la peine que vous vous êtes donnée, mais depuis que vous nous avez quittés nous nous sommes aperçus que nos cœurs s'entendaient parfaitement.

ADÈLE.

Oh! parfaitement.

BARMONT.

A d'autres, s'il vous plaît! prenez-vous les procureurs pour des imbécilles? j'ai dressé une plainte en séparation, et il faut que l'on se sépare, je ne connais que cela... D'ailleurs, Monsieur, réfléchissez que vous vous ennuyez dans votre ménage.

AUGUSTE.

Eh! Monsieur, je n'aurai désormais que des jours heureux, embellis par l'amour.

BARMONT.

Mais Madame voudra bien réfléchir que la monotonie...

ADÈLE.

Ah! Monsieur, je saurai si bien varier mes plaisirs...

BARMONT.

C'est-à-dire que vous vous aimez?

AUGUSTE ET ADÈLE.

A la folie.

BARMONT.

Et que vous ne songez plus à vous séparer ?

AUGUSTE ET ADELE.

Pas le moins du monde.

BARMONT.

Et que je n'ai plus rien à faire ici ?

AUGUSTE ET ADELE.

Comme vous dites, Monsieur l'avoué.

BARMONT.

Avoué ! pas plus que vous. (*déchirant la plainte*) Je savais bien que nous n'en aurions pas besoin.

CAMILLE.

Vous l'avez dit, Monsieur Barmont.

TOUS.

Barmont !

AUGUSTE.

Quoi ! Monsieur vous seriez...

BARMONT.

Votre associé de Marseille, mon ami, celui de votre père, qui vient se fixer à Paris, près de vous, avec sa fortune, et qui s'estimera trop heureux s'il vous a rendu le service de vous faire apprécier l'un et l'autre.

DURAND.

Je ne suis plus étonné qu'il ne soit pas ferré sur le Code.

ADELE.

Ah ! Monsieur, comme vous avez dû vous amuser à nos dépens ?

BARMONT.

Un peu, belle dame, un peu ; mais c'était par amitié, et le bonheur qui vous attend en sera la preuve, je l'espère.

ADELE.

Mon ami, il ne me reste plus qu'à vous demander pardon du soufflet que vous m'avez forcée de vous donner.

DURAND.

Ah ! c'était un soufflet de commande ! merci.

ADELE.

Comment ?

AUGUSTE.

Dans votre vivacité vous ne vous êtes pas aperçue que c'était Durand qui le recevait.

DURAND.

Quand je disais que c'était moi...

ADELE.

En vérité ?

BARMONT.

Oui. Mais, pour réparer ce malheur, Durand épousera Camille, que je dote de dix mille francs.

DURAND.

Ah! je comprends. Eh bien! marions-nous, et dans le doux commerce du mariage ayons toujours l'amour pour associé.

BARMONT.

AIR : Vaudeville des Cuisinières.

Allons, amis, que tout se concilie,
 Pour être heureux consultez votre cœur;
 Car sans la paix, sans la bonne harmonie,
 Point de plaisirs, jamais de vrai bonheur.

TOUS.

Allons, amis, etc.

ADELE, *au public.*

Lorsque ce soir, dans l'espoir de vous plaire,
 Nous redoublons et de zèle et d'effort,
 Pussions-nous voir les loges, le parterre,
 Pour le succès être avec nous d'accord!

TOUS.

Allons, amis, etc.

FIN.